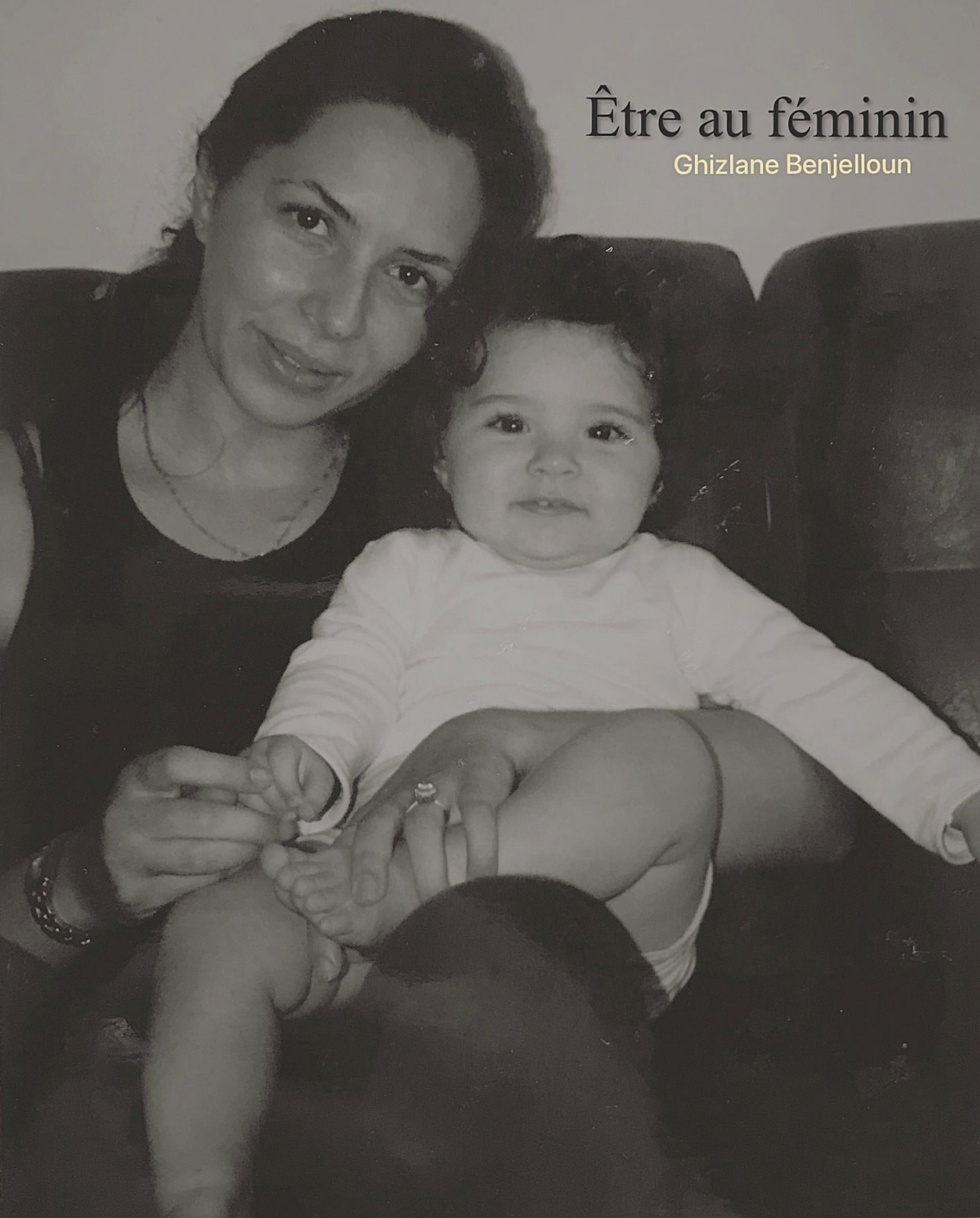


Être au féminin

Ghizlane Benjelloun



Être au féminin

Ghizlane Benjelloun

“ A eu de temps en temps l’âme déchiquetée
et l’a pendue à un fil comme si on pouvait la
sécher au soleil. ”

Lola lafon

«Nous sommes les oiseaux de la tempête
qui s’annonce»

A ma fille Imane,

*Grâce à toi, je suis devenue mère.
Tu m'as faite mère, dans tous les sens du terme.
Je t'ai ardemment désirée.
Désirée fille et désirée tout court.*

*Je t'ai conté mes déboires et mes réussites, mes angoisses.
Je t'ai chanté mes comptines durant 9 mois. Je me suis appliquée.
C'est la seule période de ma vie où je me suis arrêté de courir.
Je devais être sereine, dédiée à toi. Je l'ai été.
Je m'en étonne encore.*

*Le jour de ta naissance est, à ce jour, le plus beau de ma vie.
Tu m'as prise par la main et guidée tout au long de ton enfance.
Tu m'as permis de régler mes petites affaires et tu n'as pas toléré
mes soumissions.
Ce que je n'ai jamais pu faire en mon nom, je l'ai osé pour toi.
Pour finir ou pour commencer, tu as sauvé ma vie.
Tu as rompu la malédiction des transmissions successives et tu t'es
naturellement élevée au dessus de tous et de tout.
Je suis admirative.*

*Je te dédie ce livre.
Je t'espère le meilleur.
The best is yet to come...*

Préface de l'auteure

Être une femme dans un monde d'hommes, y croire, le subir, l'éprouver dans son corps.

Ça commence par être une petite fille, une adolescente.

Non ! Avant tout cela, c'est d'abord, être un bébé de sexe féminin...

Désiré ou non, désiré en tant que bébé fille, désiré ou pas, tout court.

Le début de la fin, c'est la femme qui arrête de ne pas en vouloir de ce bébé dans ces entrailles, de ce bébé fantasmatique qui est là, au fond de soi, reliquat du complexe d'oedipe, de ce bébé imaginaire qu'on veut dès qu'on aime, avec cet homme là, porter ses enfants, et puis la rencontre avec ce bébé réel qui grandit, qui prend place, qui s'épanouit presque à l'insu de notre plein gré et qui va bouleverser à jamais sa vie, indéfiniment sans possibilité de retour...

De cette femme-là, avec ses soumissions et ses combats, à ce bébé fille et enfin à l'adolescente femme enfant...

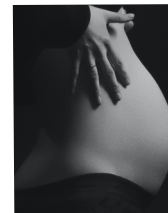
Voici le parcours de trois générations de femmes que je vous raconte dans ce livre, avec tout le poids de la transmission transgénérationnelle, dans la répétition inéluctable des mêmes combats, des mêmes erreurs et des compromissions...

Ceci n'est pas mon histoire. cela aurait pu... C'est celle de beaucoup de bébés, de jeunes filles, d'adolescentes, de mères que j'ai connues, que j'ai côtoyées et certaines que j'ai eu le privilège d'accompagner dans ma vie professionnelle. C'est de leur vie, de leur combat et de leurs souffrances dont je témoigne ici, sans voyeurisme, sans exhibitionnisme, avec pudeur et respect..

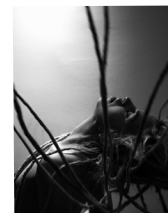
Je leur rends hommage en espérant ne pas les décevoir.

Ghizlane Benjelloun

SOMMAIRE



I : Vouloir un bébé.
Arrêter de ne pas en vouloir.



II : Grandir malgré tout.



III : La romance. Aimée et Solal



IV : L'éternel recommencement ou
le début de la fin



V : Pour finir...



Chapitre I

Vouloir un bébé ou Arrêter de ne pas en vouloir

“ Mon nom est Soledad.
Je suis née dans ce pays où les corps sèchent, avec des bras
morts incapables d’enlacer et de grandes mains inutiles.
Ma mère a avalé tant de sable, avant de trouver un mur
derrière lequel accoucher, qu’il m’est passé dans le sang.
Ma peau masque un long sablier impuissant à se tarir.
Nue sous le soleil peut être verrait-on par transparence
l’écoulement sableux qui me traverse.
La traversée.
Il faudra bien que tout ce sable retourne un jour au désert.

A ma naissance, ma mère a lu ma solitude à venir.
Ni donner, ni recevoir, je ne saurai pas, jamais.
C’est inscrit dans la paume de mes mains...” ”

«Le cœur cousu»
Carole Martinez

Une femme est tombée enceinte,
Elle attend un bébé.
Elle est hamla, en arabe «porteuse»,
d'espoir, d'une destinée.

Son corps devient un théâtre,
il montre au monde sans pudeur qu'elle a joui,
qu'elle a une sexualité.
On ne peut pas oublier le corps avec le bébé dedans.

Une grossesse dure 9 mois,
une éternité, un temps infini de questions sans réponses,
d'espoirs, de désirs conscients et inconscients
qui émergent, telle une déferlante.

Elle peut ignorer tout ça,
faire comme si elle ne portait pas de bébé
mais elle le paiera cher.
Le bébé aussi, le lui fera payer.

Tout va se transmettre,
ce qu'elle maîtrise et ce qu'elle ignore.
Tout ce qu'elle est au monde va impacter
ce long moment de gestation,
de préparation à l'arrivée d'un nouvel être au monde.

Elle est seule avec son fœtus,
personne n'infiltrer ce monde à deux, autistique à souhait.
Elle se retrouve face à elle-même, malgré elle,
face à son être bébé.

Elle regarde à nouveau sa mère
en proie à l'anxiété de l'attente d'amour,
du regard attentionné,
du portage rassurant.

Elle retrouve ses carences
ou ses amours repues.
Et ça l'apaise,
la tourmente.

Elle veut à tout prix faire mieux,
réparer, coudre d'amour ce qui lui a manqué.
Elle fantasme et se projette,
car elle et son bébé, font un et unique.

Ce qu'il va devenir c'est elle,
elle, sans les ratages.
Elle lui aménage son avenir et y croit.
Pétrie d'angoisses, elle rêve.

Elle rêve mais se prépare aussi.
L'invité est de taille.
Elle a été avertie de son arrivée,
même si elle ne savait pas que c'était aujourd'hui.

Elle court halète souffre se tord et enfin, expire la vie.
Le voilà donc, drôle de tête quand même,
couleurs bigarrées, regard vague, corps visqueux...
elle ne savait pas.

On les sépare brutalement sans préambule...
Tristesse infinie.
Tout le monde s'affaire autour d'elle,
le placenta à expulser, le corps à recoudre, ...

Elle n'ose pas réclamer son bébé.
Elle a vu à la télé des émissions sur le peau à peau...
Ça avait l'air bien...
Elle n'ose pas demander.

Elle est fatiguée, soudain,
une lassitude de tous ces mois de portage,
d'angoisses et d'attentes.
Elle se laisse aller.

Première séparation, première souffrance.
Ce n'est que le début, le chemin est long.
Dans le ventre, lui, il entendait des sons
discontinus imprévisibles... ELLE joue son premier opéra.

Nouveau né, il a la gorge sèche et froide,
il était dans le liquide, il le buvait le respirait,
le liquide chaud de sa mère,
et le voilà soudainement propulsé dans l'air froid et sec.

Il gardera en mémoire
cette première sensation désagréable.
Il aura besoin de boissons chaudes le matin
pour dépasser ce souvenir récurrent impérissable.

Il est porté sans délicatesse, il a peur de tomber.
On le baigne, il se détend,
et retrouve un simulacre de son havre de paix,
à jamais inaccessible.

Le voilà contre le sein.
Le combat avec cet objet de satisfaction à conquérir,
il savoure le liquide tant mérité,
retrouve l'odeur, les battements du cœur, les bruits intestinaux,

et la voix de celle qu'il reconnaîtrait parmi mille.
Il apprendra plus tard, que c'est la mère, sa mère.
Il peut dormir repu, apaisé et serein.
D'autres épreuves à venir. Il l'ignore.

Il doit devenir sujet :
Entrer dans le monde des signes,
entrer dans le monde des symboles,
entrer dans le monde des significations...

Il doit trouver sa place dans sa famille,
trouver sa place dans ce groupe,
dans les deux filiations,
maternelle et paternelle.

Il est inachevé à la naissance,
il doit encore se développer,
et participer activement en co-acteur
à cette mascarade qu'il n'a pas choisie et qu'il subira.

Jusqu'au moment où...
Il choisira de vivre... ou pas.
En attendant, sa peau le limite, le contient, l'enveloppe,
le protège du dehors.

Avant tout, il doit être attentif à ELLE,
rester vigilant,
elle est comme d'habitude ou pas comme d'habitude,
elle est différente mais pas trop, ça va...

Il se fait un tableau rythmique abstrait d'elle,
avant de s'en faire un tableau figuratif,
il accorde ses instruments...
à ELLE... La mère.

Il essaie d'avoir le même tempo
quand elle lui parle.
C'est une symphonie à deux.
Si elle savait...

ELLE est triste...
C'est dur pour elle tout ça,
être mère, femme,
et le reste.

Elle pleure en l'allaitant,
ne le regarde plus comme avant.
Elle se sent si seule.
Elle va le noyer dans ses larmes, dans son chagrin.

Il essaie avec son corps pour la sortir de là...
il refuse de manger,
il ne dort plus, il crie sans cesse,
mais personne ne l'entend vraiment.

Elle revient à lui, enfin, mais il reste vigilant,
il se colle à elle, ils ne font qu'un...
Elle se laisse faire, il s'occupe d'elle,
il la distrait d'elle, de sa mélancolie.

Ils s'aiment tellement, ils ne font qu'un.
Ils n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre,
mais pourquoi tout le monde lui fait des grimaces «pa, ma, ga» ?
Il ne parlera pas, il n'a pas besoin, il n'a pas envie,

Il ne peut pas parler, ça l'éloigne d'elle.
Et puis un jour, il n'est plus le centre de ses préoccupations,
elle sent que le sein érotique a été remplacé par le sein alimentaire.
C'est la censure de l'amante.

Elle retourne à Sa vie,
sociale, professionnelle,
à sa vie sexuelle,
avec l'autre.

Il doit se débrouiller tout seul, ou presque.
Ce sont les premières frustrations mais il sent qu'il faut,
qu'il doit, alors il crie un peu puis se tait, il accepte,
qu'elle et lui, ça fait deux.

Puis tout change.
Il ne sait plus où il est, où on l'emmène.
Pourquoi l'air, le vent ne vient plus de là où il le sentait venir.
Pourquoi ELLE n'arrive pas comme d'habitude par là bas.

Il n'arrive pas à dormir.
Qu'est ce qui va changer encore ?
Pourquoi personne ne l'entend crier ?
Il y a beaucoup de bruit et ce n'est pas une berceuse.

ELLE ne vient plus si souvent.
C'est une autre qui lui change les couches,
et sans les bisous sur le ventre, comme s'il était un objet.
Il n'aime pas sa voix, elle n'a pas de musique dans la voix.

Elle ne lui parle pas.
Elle l'attache devant ce truc avec des couleurs,
des choses qui bougent,
et du bruit encore et encore.
Il n'arrive pas à sortir de là.

Il est coincé avec ce truc.
Au final, il ne ferme plus les yeux,
il reste collé à ce truc.
Il oublie qu'ELLE n'est pas là.

Après, il vomit, il se tait, il dort.
Même quand ELLE revient,
il boude, il tourne la tête,
se détourne d'elle.

Dès qu'il crie, on lui met ce sein dans la bouche,
mais il n'est pas comme l'autre,
il n'est pas doux, ce n'est pas bon,
mais ça le fait dormir et il imagine que c'est comme elle.

Il choisit la grenouille verte.
Il la sert fort contre lui quand il dort.
Il la met contre son nez, sa bouche.
Elle le fait penser à ELLE ; C'est tout comme ELLE.

Il marche,
il s'éloigne d'ELLE,
puis apprend à tourner
et se jette dans ses bras.

Elle est toujours là,
quand il se retourne, quand il a mal,
après être partie, elle revient toujours...
Il apprend ce qu'il sait déjà,

Elle sera toujours là pour lui.
Il peut explorer le monde serein.
Elle est sa sécurité interne.
La corde est solide elle tient.

Il n'a pas besoin de rester collé à ELLE,
la corde ne cédera pas.
Il parle alors enfin...
Le langage c'est la séparation.
C'est aussi aller vers elle et aussi dire non.

Quelle magie ces syllabes !
Il les répète deux fois et tout le monde est heureux,
surtout elle.
Et puis lui, avec sa voix grave,

Lui, qui le fait sauter,
le jette en l'air.
Ça faisait peur au début,
mais au final, il le rattrape toujours.

Il les noie sous les syllabes,
il adore l'effet qu'il a sur eux.
Et puis ce qu'il ressent à l'oreille quand il les sort de sa bouche,
c'est excitant et très amusant.

Les mots arrivent,
puis les mots valises,
puis les phrases,
et la magie est toujours là.

Toute la famille est aux anges.
Il ne se gène pas,
il les régale avec ses mots d'enfants,
et savoure sa gloire facile.

Il est heureux, il est obéissant.
Il fait ce qu'il doit faire pour que ça ne change pas.
Il va faire pipi aux toilettes, il s'assoit sur le pot.
Il offre ses productions odorantes à une maman en extase.

Grandir malgré tout

Puis ça se complique.
Lui le garçon désire sa mère.
Il se rend compte qu'elle a une relation particulière
avec le père... Son père devient un rival.

Il découvre que les filles n'ont pas de pénis
il est alors possible qu'on lui enlève le sien. Il a peur.
Pour finir, il renonce à elle et essaie de faire comme lui pour
arriver à réaliser un jour ses fantasmes.

Elle, sa mère, est aussi son premier objet d'amour sexualisé.
Elle découvre qu'elle n'a pas de pénis.
Elle tient sa mère responsable de son manque.
Elle lui en veut.

Elle cherche donc à séduire le père car elle a envie du pénis.
Cette envie du pénis se transforme en désir d'avoir un enfant
du père.
La mère devient ainsi une rivale.
Finalement elle accepte sa féminité et s'identifie avec la mère.

Et ça se calme relativement,
sauf si un porno apparaît sur un écran,
il ne pensera plus qu'à l'école, les copains, les jeux...
jusqu'à l'adolescence

“ *Au réveil le désir est toujours là.
La nuit ne chasse que les mauvais rêves et les mauvais désirs,
disait sa grand-mère.
Le désir d'une robe rouge est un affreux péché quand on sait
depuis toute petite qu'on est née pour porter une robe
noire....C'est être protégée que d'être dans le noir, protégée du
désir des hommes qui ont le droit, eux, de désirer.
Mais ce que font ou désirent faire les hommes
est toujours normal.
C'est aux femmes de protéger les hommes d'elles-mêmes.
Le grand péché des femmes on le sait... car elle est sûre de le
savoir depuis toujours, depuis l'aube, depuis la nuit des temps,
l'important est juste de savoir que le grand péché des femmes
a toujours été de tenter l'homme. Voilà pourquoi il faut rappeler
éternellement aux femmes comme elle leur impureté
originelle.....et petit à petit, la petite fille perd l'innocence de ne
pas savoir ce qu'est même un tout petit péché. La jeune femme
qu'elle est devenue apprend à s'oublier, elle oublie tout,
presque tout de ce que la petite fille à cette époque-là pouvait
encore imaginer.* ”

«Kant et la petite robe rouge»
Lamia Berrada-Berca



Elle grandit, malgré tout et contre tous.
Elle défend sa place dans le monde.
Pas très convaincue elle-même,
mais elle persévère par défi et puis, a-t-elle le choix ?

Elle sait un peu mieux maintenant.
Elle est différente.
Elle n'a pas de pénis.
Ça a l'air de rien, mais ça change tout.
Elle ressent un manque, un vide...

Elle le voit dans le regard de sa mère, de son père... des autres.
C'est pas comme pour lui,
elle se sent coupable.

On lui dit «tu es gentille toi, tu ne fais pas d'histoires».
Elle comprend : Si en plus, tu faisais des bêtises, on ne t'aimerait
plus du tout.
Alors, elle se confond avec les murs.

Elle se fait transparente.
Pourtant,
elle aimerait tellement qu'on la voit,
qu'on la choisisse...

Elle rêve de contes de fées.
Quelles bêtises ces lectures à l'eau de rose.
Tellement loin de la vie réelle.
C'est un mensonge éhonté et honteux.

Elle y a cru... Néanmoins, tellement.
Elle n'ose pas le dire,
mais au fond...
Elle y croit encore un peu.

Alors quand la réalité est trop dure,
elle plonge dans un livre.
Elle rit, elle pleure, elle vit par procuration.
C'est mieux que de se sentir rien, ou presque.

Que peut-elle y faire ?
Elle est née comme ça.
Elle est triste.
Alors elle essaie.

Elle se coupe les cheveux.
Elle tente de réussir mieux que lui.
Elle cherche à se distinguer.
Elle prétend au pénis... Ricanent les psychanalystes, suffisants !

Non elle ne veut pas de ce truc
qui pendouille et qui la dégoûte.
Elle veut être aimée.
Ce n'est pourtant pas si dur.

Elle n'a rien qui manque.
Des bras, des jambes.
Elle est même assez futée
pour ne pas dire intelligente !

Elle voit bien que ça ne suffit pas,
que ça ne suffira jamais.
Il faut renoncer au pénis...
à l'amour... Aux rêves de petite fille.

Elle se tourne alors, comme les autres, vers lui.
L'objet d'admiration,
sans faille et sans conditions.
Elle baisse les bras et l'admire aussi.

Elle se laisse éblouir, l'idéalise le porte aux nues.
Commence alors, le jeu de séduction.
Mais attention, sans frivolité,
sinon elle sera encore reléguée au statut inférieur.

Elle descendra aux bas fonds.
La rumeur traîtresse.
Les stéréotypes qui ont la vie longue
et la légitimité d'un texte sacré.

Elle lutte pour trouver un chemin
au milieu de tous ces messages,
durs, ambivalents.
Elle est en conflit permanent.

Aimer l'homme
ou lui ressembler pour se faire aimer ?
Le séduire
ou rester soumise et vierge d'attitudes honteuses ?

A tous les coups elle est coupable.
Ecouter ses vieux, la sagesse,
ou son cœur palpitant,
ce feu qui la laisse pantelante.

Et que faire de ces désirs sournois,
qui montent entre ses jambes
et qu'on ne lui a pas expliqué,
et qui la laissent au bord du vertige ?

Elle cherche son idole à qui s'identifier.
Elle trouve des femmes merveilleuses qui l'inspirent
dans sa rêverie permanente.
Des révoltées, des femmes d'affaires, des originales.

Elle refuse d'être comme ou une parmi d'autres.
Elle refuse la banalité, le désuet, elle veut détonner.
Elle déteste s'entendre dire :
«On est toutes passées par là, tu verras ça te passera.
Elle écrit, elle chante et se noie dans les perceptions.
Elle écoute la musique fort à s'en faire exploser les tympans.
Elle court sous la pluie.
Rien n'apaise cette explosion intérieure.

Incomprise, elle aime ce mot !
Elle regarde, écoute et analyse.
Observatrice d'un monde qui défile sans fard,
décevant, hypocrite et mensonger.
Elle retourne à ses livres, à ses films.

Elle rêve d'une destinée unique.
Elle est prête à tous les sacrifices.
Elle veut !

Sacrifice, ce mot résume son destin tracé.
La vie d'une femme est jonchée de sacrifices.
Elle ne vit que pour porter ses enfants, les élever.
Elle est sa chose, sa servante, son amante.

Son désir à elle c'est quoi ça ? Oublie, ma fille.
C'est honteux de désirer.
C'est une trahison de ta condition.
C'est égoïste, ingrat envers toutes les générations sacrificielles.

Tu es née pour enfanter.
Tu es le sexe faible.
Mais arrête donc de pleurer.
Quelle preuve évidente de faiblesse.

Va ranger,
ramasse,
nettoie,
et surtout tais-toi !

Elle sent confusément que ce n'est pas ça le bonheur.
Ce n'est pas sa vérité à elle.
Elle aspire à... à des étoiles.
Elle n'ose pas le dire.
Elle n'ose même pas le penser.

C'est dans les rêves qu'elle se laisse aller.
C'est dans ses livres qu'elle existe.
C'est dans la nuit qu'elle revit.

Elle hait ses amies qui osent dire non à tout ça.
Elle est jalouse, presque envieuse.
C'est mal.
Elle est sous sa carapace, elle dissimule sa disgrâce.

Elle se regarde, elle ne voit rien.
Rien de beau rien à exhiber.
Elle courbe le dos, regarde devant elle,
et se perd dans sa rêverie.

Autour d'elle, c'est le monde où elle est née.
Il y a eu erreur sur la personne.
Elle fantasme le moyen âge, écrit des poèmes.
Ça fait sourire les adultes... Sans plus.

Elle cherche un auditoire.
Elle se convainc qu'elle écrit bien.
Que ce quelle ressent est merveilleux, unique.
Personne ne cautionne..., elle replonge.

Les psy appellent ça dépression.
Elle rêve de mourir.
Une mort glorieuse théâtrale.
Elle imagine les larmes à son enterrement.
Elle imagine un drame dans sa famille.

Tout le monde s'intéresserait à elle alors.
Elle imagine l'effet de l'annonce sur les autres élèves
qui ne la remarquent pas d'habitude.

Comment sortir de l'ennui du banal ?
Sans en mourir quand même,
car le destin l'attend, peut être.
Au fond, l'espoir est toujours là.

Petit, infime, mais quand on éteint la lumière,
il scintille de tous feux.
Il est grandiose, grandiloquent,
sans commune mesure avec ce qu'elle vit.

Elle s'y accroche, le couve tendrement.
en secret, au fond de son être vacillant.
C'est sa porte de salut.
Sa seule façon de survivre.`

De ne pas en mourir,
de cette tristesse,
de ce manque d'amour.
Jamais l'expression «l'espoir fait vivre» n'a eu autant de
signification.

Au fil des minutes, des heures, des jours, des mois,
elle grandit presque à son insu.
Elle le vit tristement,
ce renoncement à la petite fille.

Ce passage étroit délicat,
où elle risque de s'étrangler à tout moment
qui doit la mener vers sa vie de femme,
qui lui paraît si sombre, si inéluctable de désespoir.

Elle se résigne et courbe l'échine,
range ses rêves au placard,
avance, suit les pas de sa mère et de sa grand mère avant elle.
Elle présente sa nuque, agenouillée et convaincue que c'est le
seul chemin.

Elle est bénie de Dieu, de tous.
Mais sa petite voix,
son feu est toujours là.
Elle le voit bien dans certains actes, certains emportements.

Une colère sourde.
Une envie de faire mal de se faire mal.
Ça monte brutalement et ça veut sortir de soi.
Elle perd pied.

La soumission laisse place à une violence sans nom.
Elle crie, mais aucun son ne sort de sa bouche.
Elle s'étrangle sans fin.
Et c'est vain. Personne ne se retourne.

Quelques sourires en biais.
Quelques remontrances,
qui laissent un arrière-goût amer,
de honte, de culpabilité.

Alors, elle se remet à quatre pattes.
S'allonge, c'est mieux, et rampe,
doucement sans bruit,
pour être aimée... Un peu.

Chapitre III

La romance : Arianne et solal



“ Les autres mettent des semaines et des mois pour arriver à aimer, et à aimer un peu, et il leur faut des entretiens et des goûts communs et des cristallisations. Moi ce fut le temps d'un battement de paupières. Dites moi fou, mais croyez moi. Un battement de ses paupières, et elle me regarda sans me voir, et ce fut la gloire et le printemps et le soleil et la mer tiède et sa transparence près du rivage et ma jeunesse revenue, et le monde était né, et je sus que personne avant elle..., toutes d'elle annonciatrices et servantes. Oui personne avant elle, personne après elle, je le jure...

Tu es belle, lui disait-il. Je suis la belle du seigneur, souriait-elle.... Solal et son Ariane, hautes nudités à la proue de leur

amour qui cinglait, princes du soleil et de la mer, immortels à la proue, et ils se regardaient sans cesse dans le délire sublime des débuts. ”

Belle du seigneur
Albert Cohen

Elle aime, elle aime tout, de suite, très vite.
Passionnément, sans raison.
Ce n'est pas lui, c'est l'amour qu'elle désire ardemment.
Un instinct de vie pour ne pas sombrer.

Elle l'idéalise, lui fait porter une couronne.
S'assied à ses côtés, lui prend la main.
Il se laisse faire.
Consentant, sans volonté propre,
ou si, celle de jouir d'elle, du moment présent.
Raisonnement... Sans état d'âme.

Vient la première trahison,
suivie de tant d'autres.
Ça fait mal, très mal.
Elle s'était donnée corps et âme.

Elle y a cru cette fois, puis à chaque fois.
Elle y a mis un peu d'elle et toute son âme,
sans raison,
juste pour l'amour.

Ce mot qu'elle apprendra à détester,
qui va creuser sa tombe, plus sûrement que la haine.
Sa pire ennemie, ce sera elle-même.
Elle, porteuse de cet espoir d'un amour sublime.

Elle se laissera malmener.
Elle prêterait le flanc.
Ils en abuseront... Tous.
Même ceux qui l'aimeront follement, même eux.

Ils la trahiront, pour être eux mêmes.
Fidèles à leur pouvoir suprême.
A leur droit de cuissage ancestral.
A leur phallus dominant qui excuse tout.

Et ils la rendront responsable.
Lui feront porter le fardeau de leurs infidélités.
Elle acceptera cette honte comme les autres.
Sans raison.

Elle y croit, elle finit par y croire.
Qu'elle est responsable, de tout ça.
Coupable est le bon mot.
Qu'elle le mérite !

Son malheur,
leurs infidélités
leur inconstance,
et elle les aidera.

Elle s'enfermera, tournera la clé dans la serrure,
et la leur remettra, agenouillée, toujours.
Sa position favorite désormais,
où elle se complait... Qui convient à sa souffrance.

Elle s'auto flagelle.
C'est comme ça qu'elle a vu les autres femmes faire,
ses ancêtres, sa mère
et les autres.

Alors, elle s'identifie, faute de modèles.
Elle aime ça, souffrir.
Elle commence à aimer ça et à le chercher.
C'est le gouffre sans fin.

Quand elle croit voir une congénère qui domine l'homme,
qui ne se laisse pas faire, ni conter fleurette,
toute puissante dans sa féminité,
une femme qui porte le tablier, tient le bâton.

Elle est furieuse.
Elle la critique, l'incendie...
À voix basse, l'injure, la méprise.
Mais, elle sait qu'elle est jalouse et ne le supporte pas.

Elle est incapable de faire pareil, elle.
Le mal n'est imputable qu'à elle.
À son incapacité à casser les œufs,
c'est pire que tout.

Alors, faute de s'identifier
à ces femelles faméliques d'estime-de-soi,
elle s'identifie à l'agresseur.
C'est le processus dans tout traumatisme paraît-il !

Elle copie l'homme.
Elle l'épie, repère ses habitudes,
ses modes d'expression,
sa façon d'être au monde.

Et doucement, elle glisse vers une masculinité frustrante
qui la détourne d'elle-même,
de ses désirs.
Ce n'est là, que du mimétisme.

Elle est incomplète fille.
Elle est incomplète garçon.
Confuse, elle balance entre les deux.
Cherche sans trouver.

Elle aime des hommes machos.
Elle aime les gentils.
La bêtise des premiers, insulte son intelligence, ils la déçoivent.
La part féminine des seconds, la navre.

Elle se retrouve en miroir.
Ça la plonge en elle,
cet être inachevé,
cette partie d'elle qu'elle a renié.

Puis, en colère contre tout, elle court, galope.
Quand elle se retourne, elle réalise qu'elle a dépassé son but,
sans l'avoir touché.
Impossible de revenir en arrière.

Elle a raté, encore et encore,
c'est toute l'histoire de sa vie,
de ratage en ratage.
Un cercle sans fin.

Chapitre IV

L'éternel recommencement ou Le début de la fin



“ Vera Candida sait qu'en revenant à Vatapuna, elle récupèrera son horloge. Celle qui ne ment jamais, qui ne fait pas disparaître comme par enchantement malin les heures pleines, celle qui ne dévore rien et égrène avec précision, et une impartialité réconfortante, les minutes, qu'elles soient les dernières ou qu'elles ponctuent une vie encore inestimablement longue. Il y a longtemps de cela, Vera Candida a perdu son horloge. C'est arrivé quand elle a quitté Vatapuna vingt-quatre ans auparavant....Elle n'a plus de bébé dans le ventre..., et elle n'a plus quinze ans. Trois femmes d'une même lignée semblent promises au même destin... Elles sont éprises de liberté mais enclines à la mélancolie, téméraires mais sujettes aux fatalités propres à leur sexe. ”

Ce que je sais de Vera Candida
Véronique Ovaldé

Elle porte l'enfant,
La voilà en elle, une fille.
Elle n'a plus le choix,
elle doit sortir de là.

Pour elle, ce bébé qui arrive,
elle refuse de la voir refaire cette mascarade.
Elle en souffre déjà.
Elle la veut courageuse.

Elle est lâche oui.
Elle l'a été.
Elle peut le dire, se le dire enfin.
C'est le début de la fin.

Elle lui doit bien ça.
A cet être qui grandit dans ses entrailles,
qui n'a rien demandé,
et qui est chargé de tant de ratages à réparer.

Non, elle doit s'atteler à la tâche,
régler, digérer,
tout ce qu'elle a avalé sans mâcher.
Cette nourriture fade, sans goût, elle n'avait même pas faim.

Pour commencer, elle raconte,
à ce fœtus de quelques mois,
sa confession intime,
libératrice, cathartique.

Elle marche et raconte,
Elle dit tout.
Elle chante et pleure.
Pourtant, elle continue de subir et d'accepter.

Mais au fond d'elle,
la révolte est en marche.
Elle mettra le temps qu'il faudra,
mais elle se libèrera de ses chaînes.

Elle abdique toujours avec des larmes.
Elle accepte l'inacceptable.
Mais ce bébé là, dans son ventre,
lui donne la force.

Le chemin sera long.
Elle reculera souvent.
Lâche.
Fidèle aux générations qui l'ont précédée.

Mais elle se relèvera toujours,
et reprendra sa marche interrompue.
Elle a mal partout.
Elle court parfois... Face au vent.

Elle s'étale par terre, abattue,
mais ne se résigne jamais.
Le bébé arrive... Les yeux grands ouverts,
elle plonge un regard curieux dans celui de sa mère.

Chapitre V

Pour finir....

Fascinée déjà par cette femme qui l'a faite,
qui l'a déjà tellement imprégnée,
qui lui a déjà tout transmis.

Elles sont deux maintenant.
Deux contre un poids incommensurable,
fait de préjugés, de traditions,
de coutumes séculaires.

Le poids des femmes,
lourd de devoirs et d'interdits
qui entraîne vers les fonds marins,
sans espoir, il noie.

C'est leur secret.
Un non-dit, mais elles le portent en elles.
Elles sont déjà triomphantes,
car unies par ce projet secret.

Un projet de vie,
de dignité, de respect,
un espoir de grandeur,
une folie pure.

Quel mot doux à ses oreilles la folie,
elle y aspire,
elle entend liberté,
libre d'être fille, d'être femme,
libre de désirer.

“ Comme l'eau du fleuve ou le vent du désert,
Un nouveau jour s'enfuit de mon existence.
Le chagrin ne fit jamais languir ma pensée,
à propos de deux jours :
Celui qui n'est pas encore, celui qui est passé.
Si j'étais libre de venir,
Je ne serais pas venu.
Si je pouvais contrôler mes pas,
Où irais-je ?
Ne vaudrait-il pas mieux
Qu'en ce monde de poussière
Je n'aie pas eu à venir,
à en partir....y vivre ”

«Quatrains»
Omar Khayyam

